

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 11 (1961)
Heft: 1

Artikel: La recherche dogmatique aujourd'hui
Autor: Senarclens, Jacques de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380750>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA RECHERCHE DOGMATIQUE AUJOURD'HUI¹

L'histoire de la théologie chrétienne offre un spectacle que beaucoup jugent désolant et, sous un certain angle, ils ont parfaitement raison : le désordre dont elle témoigne, les conflits qu'elle a traversés, les oppositions et les schismes, dont elle fut à la fois la cause et la victime, justifient amplement cette première impression. Mais faut-il s'en montrer tellement surpris ? Si cette histoire est vraiment, comme elle le prétend, la trace d'une révélation exceptionnelle, s'étonnera-t-on que le mystère des mystères, l'inaccessible par définition, n'ait pas fait d'un seul coup l'unanimité ? Il aurait fallu que Dieu devînt une évidence, l'expression d'un besoin trop simple, presque un slogan — ce qui est hélas aussi arrivé — pour réaliser éventuellement un accord passager et superficiel. En vérité, ce qui s'est produit, malgré la diversité de nos réactions, c'est une entente, non pas pour lui, mais contre lui.

On a dit de la théologie qu'elle était la plus belle des sciences, mais aussi la plus dangereuse. La plus belle, parce qu'elle touche partout à l'essentiel, s'efforçant de répondre à l'angoisse persistante des hommes. Et la plus dangereuse, parce que cette réponse n'est justement pas à sa disposition et qu'il est plus facile de la dénaturer que de la confesser honnêtement. Son objet n'est ni une notion, ni un élément de notre univers connu, ni un sentiment qu'il suffirait de faire partager, ni une nouvelle morale. La théologie se trouve avoir affaire au Dieu vivant qui, certes, est sorti de son silence, contrairement à ce que nous lisons dans une certaine littérature contemporaine, mais pour se dissimuler au moment même où il se dévoile, dans un enfant et un condamné à mort. Un tel objet ne saurait être manipulé impunément et mis en système pour le plaisir de la réflexion spéculative. Et s'il s'avérait que cette prétention de la théologie à

¹ Leçon inaugurale donnée à l'Université de Genève, le 17 novembre 1960, par le professeur J. de Senarclens.

viser chaque fois le plus haut était fallacieuse et illusoire, alors cette recherche ne présenterait plus aucun intérêt.

Néanmoins, celui qui s'en tiendrait à cette première impression de chaos, en considérant l'histoire de l'Eglise, n'aurait tout de même pas compris de quoi il s'agit. S'il lui était donné de pouvoir observer d'un peu plus près cet immense mouvement, il découvrirait sans doute avec émerveillement que la cohésion l'emporte, et de loin, sur les divisions. Un fond commun a toujours subsisté et subsiste encore ; un fil d'Ariane, parfois tenu et caché mais réel, guide l'explorateur sur ce long chemin ; une épine dorsale soutient ce grand corps, en dépit des déchirements. En sorte que malgré les déviations, qui ont parfois emporté toute une époque, c'est en fin de compte l'étonnante continuité — non pas linéaire mais prophétique — qui frappe ceux qui ont des yeux pour voir.

Cette observation n'est d'ailleurs à la gloire ni des théologiens, ni des chrétiens en général et pas même de l'Eglise. Elle est la découverte admirable de la fidélité de Dieu, qui tient ses promesses. Elle est le signe de la présence victorieuse du Christ, qui est demeuré au cours des siècles, malgré tout, le ressuscité de Pâques. Elle est la marque du Saint-Esprit, qui ne cesse de plaider pour nous, malgré ou plutôt à cause de notre lourd aveuglement. Oui, la Bible est restée vivante, fréquemment bafouée, tordue, disséquée — ou alors simplement recouverte d'une bonne couche de poussière — et néanmoins toujours prête à venir dissiper au moment voulu nos savantes pédanteries. Cette continuité, qui tient du miracle, n'est pas une vérité de propagande — quelle horreur ! — mais elle est l'acte de notre louange, l'expression même de notre gratitude envers Celui qui, bien heureusement, mène le jeu, en dépit de notre confusion.

Ainsi l'image que nous présente l'histoire de la chrétienté reflète très exactement la croix et la résurrection du Christ, mystère et réalité de son propre corps humain. Oui, dans ce grand corps aussi de l'Eglise universelle, la croix s'allonge au travers des âges, portant la victime de nos péchés de chrétiens. Mais d'où viennent ces perversions ? Je crois pour ma part qu'on peut s'en tenir ici au jugement des premiers Pères, qui ont toujours expliqué ces faiblesses par une trop grande complaisance des croyants envers la sagesse naturelle que l'apôtre Paul taxait déjà de folie. Parlant des hérésies, Tertullien s'écrie : « Ce sont là des doctrines des hommes et des démons, nées de l'esprit de la sagesse mondaine. »¹ Et Irénée : « Cette sagesse, c'est celle que chacun prétend avoir trouvée par lui-même, c'est-à-dire le fruit de son imagination. »² L'erreur viendrait par conséquent de nos

¹ *Traité de la Prescription contre les hérétiques*, VII, 1.

² *Contre les Hérésies*, III, 2, 1.

imaginaires, de nos inventions ajoutées ou substituées à l'Évangile. La révélation de Dieu est bien une parfaite nouveauté, mais parce que nous sommes déchus, au moment où nous tentons de la recevoir, une foule d'idées préconçues, de traditions glanées ici ou là, s'infiltrent subtilement dans notre prise de conscience, au point que très vite nous ne savons plus faire la différence entre ce qui vient de Dieu et ce qui monte simplement de notre cœur naturel. Voilà le drame du théologien : « Vous n'êtes pas du monde », disait Jésus. Mais n'y sommes-nous pas bien trop enfouis au contraire, prêtant à Dieu crânement, parce que c'est notre métier, les intuitions de notre raison désorientée ? Même les plus grands n'ont pas échappé à ce mélange. Certains sont allés jusqu'à l'ériger en principe de vérité.

Et pourtant, si la porte est étroite, si le vin est vraiment nouveau et si le Christ, au moment où il a pris notre place, a dû mourir, marquant ainsi la fin de l'homme sous le jugement de Dieu et en même temps son nouveau commencement dans une résurrection, oui une naissance qui devait être un miracle, c'est que nous ne sommes pas chargés d'enseigner ce que tout le monde sait ou pourrait savoir plus ou moins d'avance. L'inattendu nous surprend comme Marie, dans son trouble et sa crainte. Mais qui s'étonnera dans ces conditions que les théologiens soient restés trop souvent prisonniers du vieil homme et que les croyants se soient réjouis de trouver dans leurs discours et leurs écrits, non pas la force qui brûle et fait revivre, mais la simple confirmation de leur propre incrédulité ?

Or, de cette croix aussi, faite de nos défaillances et de nos lâchetés, le Christ s'est relevé vivant, en sorte que cette histoire, si elle est effectivement, comme on l'a dit récemment, une suite de catastrophes se trouve être en même temps, par la grâce de Dieu, une série de résurrections.

* * *

Ces quelques remarques avaient pour but de situer notre travail aujourd'hui. Comment faire pour être un théologien valable dans ce contexte où les tentations abondent, parce que l'homme tout à la fois aspire à Dieu et le rejette, le rencontre et aussitôt l'emprisonne, se cherche et se fuit en même temps, et affirme avec d'autant plus d'assurance qu'il est plus troublé ? Comment faire pour parler de Dieu, alors qu'il est si loin — et de l'homme, qui se trompe si volontiers sur lui-même ? « Parler de Dieu, écrivait Victorinus, c'est une audace qui passe l'homme. »¹ Il y faut le Saint-Esprit, bien sûr, mais qui est le Saint-Esprit et que fait-il ?

¹ *Ad Candidum*, I, 1.

Au moment où elle devient active, la grâce de Dieu commence, il me semble, par encadrer celui qui la cherche dans une *discipline* dont dépend dans une large mesure la validité de son effort. Cette discipline n'est pas une contrainte, ni une autorité formelle, ni un commandement aveugle. Elle est une grâce précisément et un acte de foi, une méthode oui, mais ni un méthodisme ni un programme. Elle est une certaine attitude, faite de reconnaissance, de vigilance sur soi-même, d'humilité et de force, le contraire de la résignation. Elle est une liberté dans l'obéissance, une connaissance certainement, et parfois très spéculative mais dans le cadre de la foi, ce qui ne la rend que plus humaine. Elle est une avidité rationnelle parfaitement légitime sous l'autorité de la révélation, une recherche du cœur, c'est-à-dire de l'être tout entier, tendu vers le seul objet qui soit en droit de solliciter notre totale adhésion : le Dieu vivant et personnel, qui nous parle en Jésus-Christ et nous rend à nous-même en nous prenant à lui.

De cette discipline, nous pouvons indiquer brièvement trois éléments parmi les plus précieux :

1. En abordant son travail quotidien, le théologien prendra surtout conscience, non pas par faiblesse de caractère mais par lucidité, de son impuissance à pratiquer une théologie correcte. La contradiction illustrée par la croix du Christ entre la révélation de Dieu et la sagesse des hommes rend ici toute prétention odieuse. Mais en même temps, il se montrera certain et reconnaissant de la volonté que Dieu a de se faire connaître, et, plus encore, de sa victoire déjà acquise sur toute obscurité. De cette double conviction naîtra sa liberté et éventuellement son efficacité.

On retrouve cette attitude comme une constante chez les meilleurs. L'intuition que l'Evangile est un bien tout nouveau comporte à la fois un jugement sur notre passé et une espérance pour l'avenir. « La tradition des chrétiens, écrit l'auteur de l'épître à Diognète, n'a pas une origine terrestre, ce qu'ils professent conserver avec tant de soin n'est pas l'invention d'un mortel, ni ce qui est confié à leur foi une dispensation de mystères humains. Mais c'est en vérité le Tout-Puissant lui-même, le Créateur de toutes choses, l'invisible, Dieu lui-même, qui, l'envoyant du haut des cieux, a établi chez les hommes la vérité, le Verbe saint et incompréhensible et l'a affermi dans leur cœur. »¹ Les anciens mesuraient la distance qui sépare cette vérité-là de nos intuitions et ils éprouvaient un sentiment d'affolement à l'idée que la vérité vient réellement d'ailleurs et qu'il dépend au surplus d'elle seule de s'affirmer. Comment se l'approprier si elle se refuse ? Et si elle se donne, comment s'ouvrir à elle et la saisir sans la dénaturer aussitôt ?

¹ VII, 1-2.

Sur le plan technique, pas de problème évidemment : on peut toujours argumenter et professer. Mais il s'agit bien de cela ! Cette recherche exige du maître comme de l'élève le dépouillement, *la soif d'autre chose*, un combat contre soi-même et souvent contre ses impulsions apparemment les plus méritoires, mais surtout une confiance invincible dans l'événement qui pourrait se produire, parce qu'il a déjà eu lieu une fois pour toutes. On ne peut pas faire de la théologie sans avoir au moins frôlé cet abîme. « Mais pour parvenir à la contemplation, nous avons besoin de la miséricorde de Dieu, rappelait Origène : qu'elle nous donne d'apercevoir quelque chose de la beauté du Verbe de Dieu et alors, peut-être, nous brûlerons d'un amour salutaire, du désir de l'atteindre, et ainsi lui-même aimera cette âme en laquelle il reconnaît la soif de Dieu. »¹ En théologie, il ne suffit donc pas de bien travailler ; il y faut encore la miséricorde de Dieu, un brûlant amour, et la soif de sa présence. Autrement toutes nos connaissances accumulées pourraient n'être en fin de compte que des pièces de musée. Outre cette soif, il y faut un début de conformité à la mort et à la résurrection du Christ, une vie de pureté et la prière : « Avant tout prie, recommandait Justin, pour que les portes de la lumière te soient ouvertes, car personne ne peut voir ni comprendre, si Dieu et son Christ ne lui donnent de comprendre. »² Sans cette irruption de la lumière, sans ce don divin, l'intelligence théologique n'existe tout simplement pas !

2. Le second élément de cette discipline serait une *concentration* joyeuse sur la personne et l'œuvre de Jésus-Christ. Les premiers chrétiens n'auraient jamais été poursuivis s'ils s'étaient bornés à proclamer un nouveau Dieu. Ce qui indignait juifs et païens, ce n'était pas leur religion, mais la prétention qu'ils affichaient d'adorer cet individu crucifié. Le Juif Tryphon n'en fait pas mystère : il est prêt à tout accepter, sauf cet odieux blasphème. Quant à Celse, à l'empereur Julien, cette attitude leur paraît si effarante qu'à bout d'arguments, ils n'ont plus d'autre ressource que l'insulte et l'ironie. La divinité du Christ, au début, loin d'être un dogme, exprimait une découverte primitive et indiscutable : cet homme a fait pour nous ce que Dieu seul pouvait faire, et dont nous avions le plus urgent besoin. Grâces lui soient rendues ! Un peu partout l'on retrouve ce genre de confession et notamment dans le beau sermon de Méliton de Sardes, que M. Testuz vient de nous restituer, accompagné d'une admirable traduction : « C'est lui... qui nous délivra de la servitude du monde... qui nous libéra de l'esclavage du diable... et qui imposa

¹ Prol. du Comment. sur le Cantique des Cantiques, tiré de : *Origène, Esprit et Feu*, t. I, p. 157, Textes choisis par U. v. Balthazar. Paris, Ed. du Cerf, 1959.

² *Dialogue avec Tryphon*, VII, 3.

en nos âmes le sceau de son propre sang. C'est lui qui couvrit la mort de déshonneur et qui endeuilla le diable... C'est lui qui nous fait passer de l'esclavage à la liberté, des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, de la tyrannie à une royauté éternelle. »¹

Qui d'autre que Dieu pouvait réaliser pareil exploit ? Vaincre le monde, le diable et la mort, rendre à la créature sa royauté, est-ce au pouvoir de l'homme ? Attribuer une telle œuvre à un être humain n'est-ce pas plus absurde encore que de l'imputer au Dieu-homme ? Et que vaudrait un tel témoignage, choisi parmi beaucoup d'autres analogues, s'il nous annonçait en effet la plus inattendue et la plus sensationnelle des victoires, tout en l'imputant à un être incapable de la remporter ? Les premiers chrétiens, eux, ne se posaient pas tant de questions. Ils avaient encore l'œil frais et le jugement sain : seul le Seigneur a le pouvoir d'un tel redressement et parce qu'il l'a effectivement accompli, la vie et la mort, la connaissance et l'obéissance, la vérité et la charité, toutes les immenses richesses du témoignage chrétien trouvent en lui seul leur vérité.

3. Quant au troisième élément de cette discipline, il indique une orientation pratique. La théologie n'est nullement autorisée à se livrer selon ses fantaisies ou les modes du moment à un exercice purement gratuit, élaborant dans sa tour d'ivoire une gnose ésotérique et désintéressée. Elle est au contraire un service, une *fonction de l'Eglise* et le lien fort utile qui l'unit à l'Université ne devrait jamais lui faire perdre de vue cette mission concrète et nécessaire à sa propre intégrité. Le bien raisonner vient après le bien prêcher ! Pour elle, en effet, comme pour nous tous d'ailleurs, une seule chose importe vraiment par-dessus tout : à savoir que l'Evangile du royaume soit annoncé. Dès l'instant où Dieu s'est lui-même mis en mouvement pour porter secours à cette humanité déchue et souffrante, et lui apporter cette guérison à laquelle elle aspire vainement depuis si longtemps, tout doit être mis en œuvre pour que ce remède soit offert et reçu. A cet égard, le Seigneur lui-même conduit une puissante offensive pour faire accepter sa solution. Oui, remarquez-le : contrairement à ce que nous pensons toujours, ici c'est Dieu qui attaque. Mais s'il en est ainsi, comment le théologien se tiendrait-il à l'écart de ce dynamisme, pour se replier sur ses « chères études » ?

Au contraire, bien que spécial, son rôle n'en est pas moins déterminant. Il est chargé de veiller sur la pureté du message de l'Eglise, ou si vous voulez, pour reprendre une expression classique, sur l'apostolalité de ce message, c'est-à-dire sur la concordance nécessaire de son contenu actuel avec celui des origines. Et comment supposer un seul instant qu'une Eglise puisse se passer d'un tel contrôle ?

¹ *Homélie sur la Pâque*, p. 39-40, *Bibliotheca Bodmeriana*, 1960.

Contesterons-nous que la vérité seule a le pouvoir de sauver ? Ou l'Eglise osera-t-elle nier son penchant chronique à déformer sans cesse cette vérité ? Qui me prouve que la prédication de dimanche prochain m'apportera l'Evangile authentique ? Et si ce n'était pas le cas, de quoi vais-je me trouver privé, sinon de Dieu lui-même dans sa parole, c'est-à-dire de mon salut et de la vie éternelle. Ce n'est pas une question de doctrine — qu'importent les formules ? — c'est vraiment une affaire de vie et de mort !

Vous l'avez sans doute déjà senti, c'est ici qu'apparaît le point délicat : plus une Eglise se sera éloignée de l'Evangile, plus elle redoutera ce contrôle. Elle fera l'impossible pour lui échapper, en apprivoisant, en neutralisant, en disqualifiant ses meilleurs docteurs. Et si elle parvenait à les convaincre d'aller jusqu'à justifier sa déviation, elle ferait un coup de maître ! Mais, en revanche, s'il arrivait que ni ses menaces ni ses cajoleries n'aboutissent, alors le conflit serait inévitable, et il ne faudrait pas trop le regretter, car c'est à ce moment précis que la théologie se montrerait le plus nécessaire : en résistant à *cette* Eglise, elle servirait effectivement l'Eglise, et accomplirait sa mission de sentinelle avec force, courage et humilité — trois qualités qui ne sont nullement incompatibles.

Soif de la grâce, concentration sur le Christ vivant, constant souci de la fidélité de l'Eglise, tel serait cet embryon de discipline, applicable semble-t-il à une Faculté comme la nôtre aussi bien qu'à nos communautés paroissiales — en commençant bien entendu par soi-même.

* * *

Mais voici qu'un nouveau partenaire intervient tout à coup dans le débat. Il interroge avec une certaine hauteur : « Pensez-vous vraiment que ce travail soit encore utile ? Les besoins de l'Eglise et de la société surtout ne sont-ils pas fort différents ? Un message adapté à l'homme moderne, une action plus décidée contre les plaies sociales, de l'argent et si possible un front commun contre l'ennemi. Vos dogmes sont démodés, vos credos sont vieillis et même cette Bible que vous brandissez, avouez qu'elle est largement dépassée, dans sa lettre tout au moins. Ne voulez-vous pas franchir enfin les portes de votre antique forteresse ? »

Cette voix vient en effet du dehors ; par elle, c'est l'autre qui s'exprime. On devrait probablement lui appliquer l'expression d'Anselme de Cantorbéry : cette voix est celle de l'*insensé*, non pas que ses questions soient absurdes, loin de là, mais dans la mesure où elles sont en dehors de la rationalité de l'événement dont il s'agit. Mais alors, faut-il écouter l'étranger et discuter avec lui ? Sans doute, et ceci pour une raison bien simple : sa voix s'élève d'abord dans mon

propre cœur, en sorte que même si je le voulais je ne pourrais lui échapper. Elle interrompt, conteste, ricane ; tantôt elle menace, tantôt elle se moque, mais ses interventions sont toujours frappantes, parce qu'elles expriment la sagesse la plus courante. Son arme est moins la négation que l'incertitude ; elle distille la mauvaise conscience et elle a souvent réussi par ce moyen à détourner la théologie de son propre travail.

Oui, la théologie a tremblé devant les arguments de l'étranger. Elle a été prise de scrupules. Elle s'est demandé s'il ne faudrait pas qu'elle modifie non seulement sa méthode, mais son langage et jusqu'au contenu de sa prédication. Quittant son propre terrain, où elle se sentait plus ou moins coupable, elle s'est crânement avancée sur celui de l'adversaire pour le prendre à partie chez lui, sans grand succès d'ailleurs, il faut bien le reconnaître. D'autres fois, elle a prétendu mener de front les deux entreprises, élaborant sa propre réflexion et poursuivant en même temps ses contradicteurs jusque dans leur camp : un peu comme cet oiseau grimpeur, qui frappe le tronc d'un côté avec son long bec, pour faire aussitôt le tour de l'arbre et observer l'effet de ses coups. Dans d'autres circonstances, elle a simplement pris peur, se repliant au plus vite dans ses sacristies.

Je me garderai de donner une appréciation sur notre situation actuelle ; simplement je dirai que le moment me semble particulièrement bien choisi, non pas pour tenter de nouvelles aventures, mais pour rassembler au contraire tout notre courage et devenir avec une certaine fermeté des ouvriers décidés et consciencieux de notre beau métier. Faisons à cet égard quelques brèves remarques pour terminer :

1. Il existe une *vérité objective*, qui se passe fort bien et de nos critiques et de nos éloges. Sa validité et son efficacité ne dépendent ni de nos applaudissements ni de nos révoltes. Personne ne nous demande d'en prouver l'existence, ni d'en démontrer l'utilité ; nous ne sommes même pas chargés d'en défendre l'intégrité ou la supériorité. De tout cela elle s'occupe fort bien elle-même. Déjà, elle siège sur son trône, dans toute la splendeur de sa gloire. D'avance elle a vaincu toute résistance, ce qui faisait dire à Athanase, lorsqu'il observait le tumulte de son époque : c'est un petit nuage qui passe dans un ciel toujours bleu. Le Christ a en effet gagné la partie et il revient bientôt. Ce n'est pas sur ce point que devrait porter notre souci. Le vrai problème est subjectif : dans quelle mesure puis-je espérer être atteint moi aussi par un rayon de cette souveraine lumière ?

2. Cette vérité est destinée à tous les hommes — et là encore le Seigneur veille à faire avancer son Royaume comme il se doit. Elle n'est pas notre monopole, encore moins notre propriété. Grâce à elle,

le seul *terrain* sur lequel il soit possible de se tenir debout a été rétabli, car là où la mort est vaincue, on peut enfin aller et venir, faire des projets et travailler. Croyants et incrédules sont invités à s'y renconter, car ne cherchons-nous pas tous en fin de compte la même chose ? L'essentiel ne réside pourtant ni dans notre recherche ni même dans notre bonne volonté, mais dans la direction que cette vérité a choisie et dans laquelle elle continue d'agir. Maintenant elle affirme que toutes choses ont été réellement transformées. Le tournant a été pris. Pour l'incrédule aussi par conséquent, même s'il ne le voit pas. Virtuellement, nous nous trouvons déjà tous au bénéfice de ce formidable redressement, et il ne nous reste désormais plus qu'à constater ce qui est. Comment dans ces conditions prendrions-nous l'incrédulité — la nôtre et celle des autres — plus au sérieux que la victoire acquise ? Au contraire, nous nous considérerons mutuellement comme des gens qui avancent, péniblement il est vrai, mais déjà dans cette lumière, c'est-à-dire sous le signe du pardon des péchés.

3. Dans cette situation où l'attente est déjà presque comblée et que le Seigneur tient bien en main, le théologien peut s'adonner joyeusement, tranquillement, avec une entière confiance et une persévérance sans défaut à sa *tâche particulière*, qui consiste à sonder et proclamer les merveilles de Dieu, sans se laisser aucunement troubler ni d'un côté ni de l'autre. Dieu a résolu le drame des hommes. Les jeux sont faits. Et plus nous serons vraiment à notre affaire, plus grande sera notre ouverture sur ce monde pour lequel Jésus est venu combattre, souffrir et vaincre. Nulle part nous ne trouvons dans l'Evangile cette fameuse opposition entre l'intégrisme et la sécularisation. Christ s'est fait tout proche des hommes, parce qu'il vivait en Dieu et qu'il était Dieu — et non pas en dépit de sa vie soi-disant mystique. De même, plus nous serons en lui, plus il nous poussera lui-même dans ce monde impie qu'il a assumé — non pour que nous pactisions avec les forces du passé, mais pour que nous soyons au milieu d'elles les témoins de sa défaite et de sa victoire.

4. « Je ne tente pas Seigneur, priait Anselme, de pénétrer ta hauteur, car je ne puis nullement lui comparer mon intelligence ; mais je désire comprendre autant que possible ta vérité que croit et aime mon cœur. Car je ne cherche pas à comprendre pour croire, mais je crois pour comprendre ; car je crois aussi que si je ne croyais pas je ne comprendrais pas. »¹ Parce qu'il voulait apporter aux hommes *le meilleur* qui se puisse concevoir, et que le meilleur pour lui ne pouvait être autre chose que le don de Dieu, Anselme fixe son regard sur le mystère central de la foi et il ne peut plus l'en détacher.

¹ *Proslogion*, Ch. I.

Il ne veut rien imaginer ni inventer, il regarde ; il ne fait pas le moindre mouvement pour recommander son attitude : simplement il cherche à comprendre pour pouvoir parler à son tour. Il est tellement persuadé de la puissance de cette œuvre qu'il lui suffit pour sa part de la laisser agir, en l'examinant soigneusement, en la commentant, c'est-à-dire en la faisant simplement connaître. Par son intermédiaire, elle parlera et elle atteindra l'incrédule aussi, auquel le croyant ne saurait offrir autre chose que ce qui l'a lui-même convaincu. Au surplus, Anselme ose parler comme si la négation n'existaient déjà plus. C'est sa force, l'audace de sa foi et en même temps c'est notre insigne privilège, car il est vrai que « Dieu est lumière et qu'il n'y a point de ténèbres en lui. »¹

C'est dans cette conviction d'une victoire pleinement acquise, dans un esprit de simplicité qui s'en remet entièrement à la grâce souveraine et suffisante de Christ, comme aussi dans l'espérance de son prochain retour que je désire rendre maintenant un hommage respectueux, très cordial et reconnaissant à M. le professeur Auguste Lemaître, qui a enseigné dans cette chaire pendant près de trente ans et qui m'a introduit dans cette admirable discipline. En dépit de certaines différences théologiques qui ont pu nous séparer parfois, il sait l'affection et l'admiration que je lui ai toujours gardées, et la place qu'il occupe dans le cœur de ses anciens étudiants.

JACQUES DE SENARCLENS.

¹ I Jean 1 : 15.